



PHOTO: CLAUDE PICASSO, TIRÉE DE BARBARA, PAR MARIE CHAIX.



# BARBARA

«MA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR, C'EST... ELLE.»

Il faut tout d'abord qu'il y ait eu une femme. Et pas n'importe quelle femme: une femme habitée. Ensuite du velours noir, un long cou, de longues mains, un dos voûté, des gestes inédits, et une voix à nulle autre pareille, fille et petite-fille de saxophone à n'en pas douter.

Il suffisait qu'un piano se colle à jamais sur cette femme pour qu'elle vint au monde en tant que Barbara. Un prénom seul, dans ce cas, suffit à l'identité. Ne cherchez pas à reproduire, à refaire la chimie: le modèle est unique. Elle avait un nez, et elle l'a gardé. On a dû pourtant lui dire cent fois que ce n'était pas possible, comme ça, pour une femme. Elle n'a rien dit, mais elle a sculpté le reste de son corps en conséquence, jusqu'à cet oiseau noir fabuleux et un peu inquiétant qu'on associe à l'aigle, à cause d'un rêve qu'elle a fait «un jour ou peut-être une nuit», et qui est devenu l'une de ses plus belles chansons.

Nous deux, ça fera 20 ans le 25 janvier 1987.



En fait, ça remonte à plus, parce que j'avais découvert, quelques mois auparavant, les deux plus belles chansons du disque double de Ginette Ravel à la Place des Arts: *Le Bel Âge*, et *Dis, quand reviendras-tu?*

Barbara. C'était écrit. Je ne savais pas qui c'était.

Mais le hasard, qui protège toutes les histoires d'amour qui doivent avoir lieu, veillait. Un soir de l'automne 1966, seule chez mes parents (ils sortaient rarement), devant un Music Hall ou je ne sais trop quelle émission de variétés, je devais recevoir ce qui fut un des plus beaux chocs amoureux de ma vie. Ils ont dit qu'elle s'appelait Barbara. Ils l'ont annoncée. J'ai tendu l'oreille à cause de Ginette Ravel, et c'est le cœur au complet qui y a passé. Elle est venue et n'est jamais repartie. Mes parents sont rentrés sans que je m'en aperçoive. Il n'y avait qu'elle et moi au monde dans ce salon. Mes parents se sont inquiétés de ma pâleur. Je les ai chassés distraitement du revers de la main. Ils étaient devenus des mouches, précisément. Elle chantait encore. Je crois qu'elle a chanté pendant une heure, mais c'était peut-être une demi-heure ou deux chansons seulement. Allez donc savoir avec l'amplificateur amoureux branché sur des souvenirs qui datent de 20 ans.

Je n'étais plus jamais pareille, j'avais 14 ans et demi. La même année, j'ai vu *Hiroshima mon amour* de Duras et

Resnais, ce qui a continué de me garder différente. Des coups de chance. Des bonheurs. «Et vivre, vivre passionnément, et ne se battre seulement qu'avec les feux de la tendresse; et riche de dévotion, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses.» (*Perlimpinpin*)

Puis le hasard magicien a organisé une tournée de Barbara au Québec en janvier, jusqu'à Jonquière, le 25. 1967. Je voyais des affiches partout. Je n'avais jamais vu un spectacle de ma vie, en dehors de théâtre amateur. Les disques que j'écoutais appartenaient à mes amies ou à mes professeures: Brel, Vigneault, Ferré, Ravel. Les billets coûtaient 2,25 \$ au balcon de la salle François-Brassard. Une fortune.

J'aurais vendu mon âme pour la voir. Vendre des bouteilles? À une cenne chacune ça m'en prenait 225. Ma tête était devenue une calculatrice, l'ordinateur de la dernière chance, entièrement dédié à un seul projet, sans relâche: trouver 2,25 \$. À 14 ans, en 1967, dans le milieu d'où je venais, c'était une mission quasi impossible. Mais mon ordinateur mental, la mémoire remplie de données sur ma passion, a fini par trouver une solution juste à temps: vendre mon pyrograveur à mon père pour qu'il en fasse un fer à souder. Il était ravi de ma proposition puisqu'il le voulait depuis un an, sans oser insister devant mes refus répétés et catégoriques. Il n'a pas posé

de questions, de peur que je ne change d'avis, et j'ai couru au guichet de la salle François-Brassard.

Le soir du 25 janvier, quand les lumières se sont éteintes, je crois avoir cessé de respirer, même si je savais que je devais patienter encore une demi-heure parce qu'il y avait un dénommé Reggiani en première partie. Je me suis dit qu'il avait été placé là pour faire durer le plaisir de l'attendre, elle. «Sous le Pont Mirabeau coulent la Seine et nos amours, faut-il qu'il m'en souviennne...»

C'était beau malgré tout. À tel point que ça m'empêchait de me concentrer sur l'apparition attendue. «Et puis, et j'allais dire déjà, l'enfance se fait lointaine...» Quelle voix envoûtante. Et qu'il était petit. Est-ce qu'il achevait? On sentait le public s'impatisser. Entracte. Ça ne finirait donc jamais?

Retour dans la salle. Lumières. Rideau. Et elle. Dans un trou noir, sa tête seulement, éclairée par un mince fil de lumière. Arrimée à son piano comme si c'était son propre corps, son port exclusif, un utérus. Son piano qui luit dans la pénombre pendant que s'élève cette voix qui n'en finira pas de nous prendre dans tous les sens jusqu'à ce que notre mémoire ne contienne plus qu'un seul prénom: le sien. Barbara. «Est-ce la main de Dieu, est-ce la main du diable, qui a mis sur la mer cet étrange voilier, qui pareil au serpent semble se déplier, noir et blanc sur l'eau bleue que le vent fait danser...»

HÉLÈNE PEDNEAULT





Dans LILY PASSION, janvier 1986

Je sais maintenant, pour l'avoir vue des dizaines de fois, qu'elle chante toujours cette chanson, *Chapeau bas*, en début de spectacle. Je sais ce genre de détails et plus encore. Tous ces détails intimes, directement issus de ses chansons, de mes propres émotions et images, mises au monde par ma rencontre avec ses textes, sa musique, sa voix. Je veux savoir comment elle est, comment elle bouge, comment elle parle, rit ou se met en colère.

Mais je ne veux pas tellement savoir d'où elle vient. Ce que j'en sais ne me vient pas d'elle. Elle parle peu. «Je voudrais que tout humain soit hors d'atteinte de sa propre biographie», a écrit Djuna Barnes. Barbara a réussi ce tour de force, publiquement en tout cas. Comment elle vit les conséquences de son passé, ses peines anciennes, la regarde. «Je dis tout dans mes chansons. Écoutez-les», dit-elle. Et elle se tait. Ou elle chante.

Elle accorde peu d'entrevues. J'en ai enregistré quelques-unes à la radio, à la télé, j'en ai découpé dans des revues, des journaux, comme une bonne fan que je suis. Je me souviens de certaines phrases par coeur. (Je n'y peux rien, je me souviens toujours de ce qu'elle dit. Ça s'imprime tout de suite, de façon indélébile. Comme pour tous les gens que j'aime, d'amour.) «Faire ce métier, c'est comme prendre le voile; je vis 24 heures pour donner deux heures de fête au public. Personne n'a le droit de me faire rater cette fête»... «Je suis une femme en colère»... «J'ai vu des émissions avec moi qui faisaient peur aux enfants...» (à Lise Payette, qui remarquait qu'elle semblait craindre certains angles de caméra, de profil surtout).

L'écrivaine Marie Chaix vient de publier un album de photos, de souvenirs, de commentaires<sup>1</sup>. Superbe. Elle a été la secrétaire de Barbara pendant cinq ans. Les tour-

nées, les arrivées dans les salles, les colères de Barbara quand il n'y avait pas les éclairages promis, le bon piano, quand on essayait, par ignorance, de lui faire rater sa fête.

Il y avait eu aussi, en 1968, le très beau livre de Jacques Tournier, *Barbara ou les parenthèses*<sup>2</sup>. Un beau texte, que j'avais pratiquement appris par coeur, comme le dialogue de *Hiroshima mon amour*.

sur cinq, ç'aurait été exagéré...).

J'aimais. C'est tout. Elle n'est pas venue à Montréal depuis 1975. Je m'ennuie d'elle, même si maintenant je la contiens, et qu'à la limite, je n'ai même plus besoin de l'écouter. Je contiens l'évidence, le calme de la connaissance véritable. Je peux même me permettre, aujourd'hui, de ne pas aimer tellement son *Lily Passion*, spec-



Barbara à Göttingen, en 1964

Que n'ai-je pas fait pour entretenir cet amour? Acheter chaque nouveau disque, à peine paru. En acheter d'autres pour les offrir. Parler d'elle sans arrêt, l'expliquer, la faire aimer. Connaître toutes ses chansons par coeur sans même vouloir les apprendre, parce que ça allait de soi. Les fredonner, les jouer sur mon piano. Faire 14 heures de train Jonquière-Montréal à chacune de ses venues. Puis, une fois déménagée à Montréal, acheter des billets pour quatre des cinq soirs (parce que cinq

tacle qu'elle a créé l'an dernier avec Gérard Depardieu.

Ça ne fait rien. J'ai régulièrement de furieuses bouffées d'elle. Je viens de racheter tous ses disques disponibles sur cassettes pour ma voiture. Ça m'a pris d'un coup. Je ne ris jamais de mes envies d'elle, je les écoute. Je me dis que j'en ai encore besoin. L'an dernier, j'ai fait enregistrer son spectacle diffusé à Radio-Québec. Celui de *Pantin* en 1982, le plus beau selon les gens qui l'ont vu. Le disque double de ce spectacle est ef-



fectivement son plus beau aussi, selon moi. Chaque jour qu'elle chantait à Paris, cette année-là, j'y pensais. Je le savais. J'aurais voulu y être. En être, de cette fête. Je n'avais pas un sou. La torture.

quille.

Mais nous, les fans, pouvons aller très loin sans déranger personne, à moins que l'amour fou ne nous pousse à vouloir ressembler à l'objet de notre admiration. Ça ne ris-

pendant longtemps, pour mon entourage, j'ai été quelqu'une qui aimait Barbara. J'étais définie par ça. Elle m'a renforcée dans mon désir d'écrire mes choses à moi, et je la connaissais tellement qu'il n'y avait aucun risque que je tombe dans son écriture sans m'en rendre compte. Elle a été ma force pendant des années de solitude et de sauvagerie, entre 14 et 20 ans. Avec elle, je n'étais jamais seule. Elle m'a donné beaucoup, et moi aussi.

Et pourtant, je ne l'ai jamais rencontrée. Je n'en avais même pas le désir, je n'aurais pas su quoi lui dire. Aujourd'hui, ce serait peut-être différent. Je ne sais pas. Une fan doublée d'une journaliste, ça donne toujours des résultats intéressants.

En fait, en écrivant, je me rends compte qu'être une fan, c'est vivre exactement les étapes d'une relation amoureuse

réussie. Au début, on ne peut pas s'en passer. Puis, sans que l'intérêt disparaisse, on peut être plus autonome. Et la connaissance qu'on a de l'autre, jour après jour, nous fait encore plaisir. La découverte est constante. Et dans ce cas, je ne vois pas comment le désir peut disparaître.

Je vois ça comme ça. Évidemment, en étant une fan, on n'a pas à vivre le quotidien, ce grand tueur de passion, dit-on. La ressemblance reste donc en surface. Mais c'est peut-être comme ça que les amours devraient se vivre, après tout... De fan à fan, dans la plus grande liberté.

1. *Barbara*, Marie Chaix. Éditions Calmann-Lévy, Paris, 1986, 126 p.

2. *Barbara ou Les Parenthèses*, Jacques Tournier. Éditions Seghers, collection Chanson d'aujourd'hui, certainement épuisé.



Comédienne dans *FRANTZ*, de et avec Jacques Brel

C'est ça, être une fan. Parfois, j'ai la sensation que c'est la chose que j'ai su le mieux faire dans ma vie: aimer Barbara. C'est aussi une de celles dont je suis le plus fière, parce que j'ai la sensation d'avoir pu aller jusqu'au bout de quelque chose, sans contrainte, à mon rythme. C'est aussi ça, être une fan. C'est la situation la plus claire, la meilleure et la plus absolue qui soit.

Nous, les êtres humains, sommes souvent empêché-e-s de vivre jusqu'au bout nos sentiments, soit à cause des circonstances, d'une regrettable rupture au moment où on aurait été prêt-e-s à aller plus loin, soit à cause d'un problème d'intensité chronique, insupportable pour qui-

conchoisit de vivre tranquait pas de m'arriver, étant donné que Barbara est vraiment tout ce que je ne suis pas et ne serai jamais (physiquement en tout cas). Et je l'ai toujours su. Ça ne m'a jamais empêchée de l'aimer passionnément.

À une certaine époque, pourtant, je me souviens d'avoir porté beaucoup de vêtements noirs, en niant féroce-ment le lien que des esprits mal tournés s'entêtaient à y voir. Foutaises!... Je n'ai jamais cherché à écrire comme elle, mais j'ai voulu écrire des chansons et je l'ai fait.

Je n'ai fait qu'une chose avec elle: l'écouter. Aller chez elle, dans son univers, sans jamais abstraire le mien. Au contraire, elle m'a permis de me construire une identité:

En 1963: les premières lueurs du succès



PHOTO S. WIEZNIAK, TIRÉE DE BARBARA, M.C.